

## Chapitre 9

### *Guerre au Mexique, Guerre en Virginie*

*Ils furent ici moins de soixante  
opposés à toute une armée...*

N oël à la plantation a donné lieu à une fête et un banquet, ce genre d'activité sociale qui aide à la cohésion. S'il gèle la nuit, la température remonte le jour et il fait presque chaud en milieu de journée. Moïse qui s'est pris de passion pour les sciences, bien complice de Tertullien dans cette attirance, m'a montré un relevé de températures ; car il s'est offert à la salle des ventes de Charleston un thermomètre à mercure à minima et maxima. Ainsi le premier janvier, la température la plus basse a été de vingt-deux point un et la plus forte de soixante-huit point neuf degrés Fahrenheit. En effet, son thermomètre est gradué en Fahrenheit. En degrés Celsius cela correspond à moins cinq virgule cinq pour la plus basse et vingt-et-un pour la plus haute. En effet, chez les Américains comme chez les Anglais, la virgule décimale est remplacée par un point.

La vie agricole tourne au ralenti. Les travaux de fumage des sols et les entretiens et réparations des machines laissent du temps de loisir et les enfants sont vraiment assidus à l'école. On trouve même des périodes d'instruction pour les ouvriers qui savent maintenant presque tous lire et écrire. Pour ce qui est de calculer, les adultes savaient plus ou moins avant de savoir lire. Mais grâce à l'école ils comprennent mieux les finesses des additions et des soustractions, ils ont appris les multiplications et même la plupart maîtrisent la division.

Hélène et moi avons enseigné à Moïse la méthode de l'analyse grammaticale et logique que l'on applique en France dans les écoles des Frères et les lycées qu'a créé l'Empereur Napoléon – le vrai, l'oncle de l'actuel – mais nous avons dû l'adapter en anglais. Comme les problèmes grammaticaux sont plus simples en anglais courant qu'en français élémentaire, la méthode est plus simple. Les enfants se sont mis rapidement à réaliser cet exercice qui souvent les amuse. Les adultes, eux, sont plus pratiques d'esprit et moins réceptifs à des exercices purement intellectuels. Et j'ai eu la joie d'entendre une mère et sa fille expliquer au père, un grand noir herculéen au visage toujours souriant, pourquoi il faut laisser le mot foot au singulier quand on dit : « *It is a four-foot long stick* » et le mettre au pluriel lorsqu'on dit : « *The stick is four feet long* » ou « *It is a stick of four feet long* ». Cette dernière tournure m'a paru bizarre mais ce qui m'intéresse c'est surtout que les enfants, et si possible les adultes, prennent l'habitude de réfléchir sans admettre les idées toutes faites. C'est le premier pas vers la liberté. Car la liberté commence dans la tête et avec la liberté naît la responsabilité, puis l'initiative et enfin l'indépendance ou au moins l'autonomie.

Il faut que les gens sortent des chemins tracés qui brident l'esprit inventif dont a besoin notre époque moderne. À l'heure de la vapeur, de la vitesse, du télégraphe, il faut envisager de sortir de la traction animale, de l'esclavage, de la voile, du rythme lent des bœufs qui tirent encore les chariots Conestoga vers la frontière de l'Ouest alors que sur la côte du Pacifique existent des grandes villes en devenir qui seront bientôt le pendant de New York ou de Boston, pour ne pas parler de Charleston ou Savannah ou encore Annapolis ou La Nouvelle Orléans. Il est temps de tirer le chemin de fer vers la côte ouest et cette Californie arrachée aux Espagnols et qui est une terre si riche, à ce qu'on m'a dit. Il y aura besoin de géomètres pour cette aventure nouvelle mais pour le moment, il y a aussi cette saleté de guerre civile. Entre ici et l'Ouest lointain, il y a les grandes plaines qui sont des terres à cultiver et où il y a sûrement aussi des minéraux, et peut-être du pétrole comme il y en a au Texas qu'il a fallu arracher de force au Général Santa Anna il y a quelques décennies. Il paraît que ces plaines sont le domaine des peaux-rouges nomades qui vivent de chasse et de

cueillette et que dans l'histoire récente, certains se sont montrés hostiles. Les généraux qui s'entre-tuent en ce moment dans cette satanée guerre civile ont combattu ensemble contre les Mexicains et certaines tribus indiennes qui harcelaient les pionniers. Ils doivent se frotter les mains, les Indiens des plaines, tandis que les représentants de la fine fleur des armées américaines se combattent sans merci.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1863, nous ne faisons pas la fête. Le cœur n'y est pas. Lincoln a publié en septembre dernier une proclamation aux termes de laquelle tous les esclaves résidant dans les territoires de la Confédération des États d'Amérique sont désormais libres. Aujourd'hui premier janvier un second décret qui précise les États auxquels s'applique la proclamation de septembre dernier. La Caroline du Sud, la Virginie, la Caroline du Nord et la Géorgie en font bien évidemment partie. En outre, l'armée des yankees ouvre ses portes aux nègres et le décret accorde l'affranchissement à tous les esclaves qui s'engageront militairement contre la Confédération aux côtés des yankees.

Moïse constate froidement : « Je ne suis pas concerné, je ne suis pas esclave. »

L'Ambassade de France parvient à me faire tenir des messages chiffrés par une des lignes télégraphiques qui subsistent entre Washington et Richmond. Le souci actuel de Paris est de savoir si les armées de Washington risquent de s'engager au Mexique contre les forces françaises qui se sont déployées là-bas. Le soutien éventuel de Paris à la Confédération des États d'Amérique me semble bien loin des préoccupations actuelles de l'Empereur.

L'année dernière, un contingent de troupes alliées comportant des Espagnols des Anglais et des Français a débarqué à Veracruz. En fait cela a pris près d'un mois, de décembre 1861 à janvier 1862. Il y a eu des négociations qui se sont traduites par un accord, la convention de la Soledad, en février 1862. En mars est arrivé le général Lorencez avec ses quatre-mille cinq cents hommes mais début avril 1862, pour je ne sais quelles raisons, la convention interalliée du 31 octobre 1861 s'est dissoute. Les Français sont désormais seuls face aux Mexicains. Le 20 avril, toujours en 1862, Lorencez a déclaré la guerre mais en utilisant des termes très « politiques » : il ne s'en prenait pas au peuple mexicain mais à « un gouvernement injuste et qui a commis des outrages inouïs envers les résidents étrangers » Comprendons « français ». Un mois plus tard, Lorencez s'est fait étriller devant Puebla. Ce « coup sur le nez » l'a incité à prendre une position d'attente tandis qu'à Paris l'Empereur ne décolerait pas. L'année 1862 n'a plus vu d'événement marquant, à ma connaissance au moins, si ce n'est l'arrivée fin septembre du Général Forey qui relevé Lorencez.

Depuis, cela semble être le calme au Mexique les belligérants se regardant en chiens de faïence. Mais Benito Juarez, le président mexicain, est en tractations avec l'Allemagne pour se faire livrer des armes. L'ambassadeur de France à Washington en a la conviction et le Gouverneur de la Guadeloupe, informé par des planteurs qui sont en affaires avec le Mexique, a eu la confirmation de ce que des ports mexicains reçoivent des vapeurs venus d'Europe avec des cargaisons de fusils et munitions et peut-être de canons. Ces trafics évitent soigneusement Veracruz. De son côté Forey monte son affaire. Il compte assiéger Puebla mais a besoin de renforts. Mais il en a demandé, préférant « gérer les excédents plutôt que les déficits » La décision a pris un peu de temps mais finalement, l'Empereur a imposé au Ministre de la guerre de mettre aux ordres de Forey un fort détachement de la Légion Étrangère.

Cette troupe créée en 1832 par le Roi Louis-Philippe a été dissoute après avoir été vendue à l'Espagne. Démobilisés les membres restants de cette unité ont franchi les Pyrénées en 1834 et se sont présentés à Perpignan d'où ils ont été envoyés à Oran où ils ont formé le 4<sup>e</sup> Bataillon Étranger. En fin 1839, après le passage de la Légion étrangère dans les rangs de l'armée espagnole, Louis-Philippe décide de la création d'une « Nouvelle Légion » dans le but de faire monter en puissance les forces françaises d'Algérie. Ces bataillons complètent le dispositif et renforcent les troupes françaises de l'armée d'Afrique. Cependant il faut noter que la Légion n'appartient pas aux troupes coloniales mais bien aux troupes métropolitaines, aussi

curieux que cela puisse paraître avec des implantations en Afrique du Nord et un commandement installé en Algérie. Initialement, la Légion ne devait pas participer à la campagne du Mexique. Seulement, en cette période de calme, ses missions en Algérie relevaient plus du génie civil que de la guerre et les officiers commençaient à en avoir assez de « jouer les cantonniers ». Ils ont donc adressé une pétition au ministre de la Guerre pour demander à être envoyés au Mexique. En réponse, le Ministre a bien décidé d'envoyer là-bas cette troupe à la solde inférieure à celle des troupes régulières, mais il fit sanctionner les officiers à l'origine de la pétition. Forey s'est vu ainsi attribuer les renforts qu'il a demandés et s'est trouvé en mesure de lancer enfin son siège de Puebla.

Rassuré sur l'arrivée du régiment de Légion prévue pour fin mars, Forey passe à l'offensive le 16 mars. Il ne veut pas connaître le même échec que Lorencez. Il compte donc sur la Légion pour assurer de la logistique la circulation sur l'axe Veracruz - Puebla.

Le 25 mars, la Légion arrive à Veracruz, commandée par le Colonel Jeanningros. En deux jours, le plan d'opération de sécurisation de l'itinéraire se déploie le long de postes et points d'appuis. L'idée de manœuvre est de répartir les compagnies sur des points d'appuis d'où lancer éventuellement des sections ou des groupes de sections sur d'éventuels harcèlements contre les convois logistiques. Le 29 avril, un convoi lourd doit prendre la route vers Puebla avec un chargement de vivres, du matériel de siège et surtout trois millions de francs or en numéraire.

Les éléments de renseignement ont indiqué à Jeanningros qu'il y a un risque d'attaque du convoi dans la région de Palo Verde. Le colonel décide donc d'envoyer un groupe de deux sections ratisser le terrain sur place. C'est la 3<sup>e</sup> Compagnie qui est le plus à portée. Seulement ses officiers sont tous malades de la fièvre jaune que les Mexicains appellent le *vomito negro*. J'ai déjà vu un esclave en mourir dans un hôpital lorsque je m'occupais des blessés de guerre avec Hélène, et il est vrai que même si on en réchappe, cette maladie laisse les malades dans une extrême faiblesse. Trois officiers de la compagnie de commandement du régiment se portent volontaires pour encadrer le détachement de la compagnie dans cette mission, importante certes, mais de routine. Il s'agit d'abord du capitaine Jean Danjou qui a perdu une main dans un combat antérieur et porte une main articulée en bois. Compte tenu de ce handicap il est le capitaine adjudant-major du régiment<sup>1</sup>. Jeanningros lui confie le commandement du détachement. Ensuite se présente le sous-lieutenant Jean Vilain qui fait fonction d'officier-payeur, par intérim puisque le payeur en titre est malade lui aussi, et enfin se porte volontaire le sous-lieutenant Clément Maudet, porte-drapeau du Régiment.

Le détachement de deux sections – soit soixante bas-officiers, caporaux et soldats commandés par les trois officiers – part à la rencontre du convoi le jeudi 30 avril aux aurores. Seulement, le colonel Francisco de Paula Milán qui commande une brigade de six mille fantassins et deux-mille cavaliers apprend leur manœuvre et met ses troupes sur le pied de guerre.

Les légionnaires quittent leur cantonnement de Chiquihuite dans la nuit, vers une heure du matin. Le détachement passe par le poste du Paso del Macho (le col du mulet) placé sous le commandement du capitaine Saussier et continue son mouvement. Arrivé à cinquante-cinq kilomètres de Veracruz les hommes du Capitaine Danjou passent le hameau de Camarón de Tejeda avant d'arriver à Palo Verde vers sept heures du matin. À marche forcée ils ont couvert les plus de vingt kilomètres qui les séparent de leur base de départ. Ils s'installent en défensive pour une pause et préparer le café du petit déjeuner. Mais à ce moment, une sonnette<sup>2</sup> alerte le Capitaine d'Anjou : l'homme vient de repérer les Mexicains en approche.

---

<sup>1</sup> De nos jours on parlerait de l'officier-adjoint du Colonel. Cela correspond à une sorte de chef de cabinet pour un général et un secrétaire général pour un préfet.

<sup>2</sup> Guetteur chargé de donner l'alerte en cas de présence suspecte. En principe la sonnette n'ouvre pas le feu.

Le Capitaine Danjou, pour éviter l'affrontement en terrain ouvert ordonne le repli vers le hameau. À leur arrivée aux premières habitations, un coup de feu part qui blesse un légionnaire. La colonne continue pour dépasser le hameau mais le colonel Milán envoie ses cavaliers à la charge. Les légionnaires forment le carré. Ils envoient une première salve de peloton qui brise la charge et force les Mexicains au repli. Les hommes de Danjou brisent une seconde charge mais les légionnaires sont trop peu nombreux et le capitaine les fait s'emboîser dans l'hacienda dans le but de fixer les Mexicains sur la résistance isolée qu'ils constituent désormais. Parce qu'il est impératif de retarder l'offensive de Milán contre le convoi.

Le malheur veut que les coups de feu et l'agitation du combat effraient les deux mules qui portent les vivres et les munitions. Les animaux échappent aux muletiers et s'enfuient. Une fois dans l'hacienda, les légionnaires bloquent les portes et le grand portail. Seulement les mexicains entrent par les fenêtres du bas et occupent les pièces du rez-de-chaussée empêchant l'accès à l'étage. Le Sergent Morzycki est monté sur le toit du bâtiment principal pour rendre compte des mouvements de l'ennemi. Il est déjà dix heures du matin et le soleil tape fort. Les hommes n'ont rien mangé depuis la veille et ils n'ont plus de vivres ni d'eau. Les deux mules sont parties avec. Et le puits est inaccessible, à supposer qu'il y ait encore de l'eau.

Se rendant compte de la situation le capitaine mexicain Ramon Laisné demande aux Français de se rendre mais Danjou fait répondre qu'il a des cartouches et qu'il ne se rendra pas. Il fait promettre à ses hommes de se battre jusqu'au bout. Les Mexicains mettent le feu à l'hacienda mais ne lancent pas d'assaut. Certains essaient, en partant de l'étage, de pénétrer dans la pièce où sont retranchés les légionnaires. Au milieu de la journée, le capitaine Danjou est tué d'une balle dans le cœur. Et le commandement passe au sous-lieutenant Vilain.

Les Mexicains sont maîtres du corps de ferme.

Vers deux heures de l'après-midi, c'est au tour de Vilain de se faire tuer d'une balle en plein front. Le sous-lieutenant Maudet prend alors le commandement. Vers cinq heures du soir, il n'y a plus qu'une dizaine d'hommes en état de combattre autour de Maudet. Milán réunit alors ses hommes et leur clame qu'ils se couvriront de honte s'ils ne sont pas capables de venir à bout de cette poignée de courageux Français.

Ne restent autour de Maudet que le caporal Maine et les légionnaires Catteau, Constantin, Leonhard et Wensel. Au commandement de Maudet, ils voient leurs fusils et chargent à la baïonnette. Victor Catteau, un Belge, meurt haché par une salve en se mettant en couverture du sous-lieutenant. Cela n'empêche pas Maudet d'être blessé par deux fois. Le colonel Cambas somme les vivants de se rendre. Il s'exprime en français parce qu'il est d'origine française. Alors le caporal Maine répond : « Nous nous rendrons si vous nous promettez de soigner notre lieutenant et tous nos blessés, de nous laisser notre fourniment et nos armes et enfin, si nous nous rendons, vous expliquerez à tous que nous nous sommes battus jusqu'au bout et que nous n'avons pas failli à notre devoir. » Après un instant de surprise, Cambas a souri et répondu : « On ne refuse rien à des hommes comme vous. Mais surtout continuez à parler français. Si mes hommes vous prenaient pour des Espagnols du parti conservateur ils vous massacreraient. » Une fois les Légionnaires remis en tenue correcte et les blessés chargés sur les chariots, Cambas présente les valides au Colonel Milán qui s'écrie : « *¡Pero estos no son hombres, son demonios!* » [« Mais ce ne sont pas des hommes, ce sont des démons ! »]

Lorsque la colonne de secours arrive à l'hacienda de Camerone, il n'y a plus que les cadavres des légionnaires et des Mexicains. En revenant vers Chiquihuite, les légionnaires de retour de Camerone découvrent, blessé mais vivant, le caporal tambour de la compagnie. Il s'agit du caporal Lai, originaire de Cagliari en Sardaigne. Laissé pour mort par les Mexicains parce qu'il était percé d'une demi-douzaine de coups de lances, il s'était vu dépouiller de ses

vêtements et jeter dans une fosse commune. Mais comme les Mexicains n'ont pas refermé la fosse, il en est sorti et s'est traîné jusqu'à proximité de la base de la compagnie. C'est en partant de son témoignage qu'on a pu établir le premier jet du rapport sur cette affaire.

Ce qui importe surtout, c'est que grâce au sacrifice de ces braves, le convoi est arrivé sans encombre à Puebla. Le bilan est lourd : au moins la moitié de la compagnie est décimée et il y a des disparus. Sans doute des prisonniers pour la plupart ou les blessés que les Mexicains ont pris en charge si Cambas est de parole.

J'imagine, en lisant le rapport sur cette affaire, que les tractations doivent être intenses pour tenter de récupérer les prisonniers du Régiment étranger. Mais si cet accrochage est passé assez inaperçu ici où la guerre civile étouffe tout, elle agite les Français qui travaillent en Amérique du Nord. À Savannah, les nouvelles arrivent avec du retard parce que l'essentiel des informations passe par l'Ambassade à Washington. Et la valise diplomatique est acheminée par des goélettes du port de New York dûment répertoriées et identifiées. Contrôlées à l'embarquement par la police militaire maritime, elles mettent entre cinq jours et une semaine à rallier le port de Georgie. Mais c'est grâce à cette valise que j'ai pu lire le premier rapport de vingt pages sur l'affaire de Camerone. Gageons que j'en apprendrai encore davantage lorsque j'irai à Washington.

En fait, au cours de l'année j'ai eu par épisodes des nouvelles de cette bataille. Trois mois après la reddition des courageux légionnaires, les Français ont pu en échanger huit qui étaient prisonniers contre deux-cents prisonniers mexicains. Le caporal Lai a été fait chevalier de la Légion d'Honneur le 14 juillet qui a suivi. En octobre, le général Randon, ministre de la guerre a fait inscrire le nom de Camerone dans les plis du drapeau du Régiment Étranger et l'Empereur lui-même a décidé que les noms des trois officiers, Danjou, Vilain et Maudet seraient gravés sur le mur d'honneur des Invalides.

Quinze jours après l'affaire de Camerone, Puebla tombe, le 17 mai. Puis le 10 juin les troupes entrent dans Mexico et le 10 juillet, six jours après le premier anniversaire de notre fils, l'empire est proclamé au Mexique avec Maximilien, cousin de notre Empereur comme Empereur du Mexique. Un Autrichien...

Seulement, pendant que les Français progressent au Mexique, ici la guerre continue. Durant l'hiver, nos troupes et celles des yankees se sont regardées en chiens de faïence de part et d'autre de la rivière Rappahannock en face de Fredericksburg. Mais au début de la dernière semaine d'avril, le lundi 27, le général yankee Hooker envoie des éléments au sud de la rivière où ils s'emboîtent sous la surveillance des sections d'infanterie confédérées installées dans le réseau de tranchées du glacis. Depuis le début du printemps, la végétation a repoussé en certains endroits et les sapeurs chargés de l'aménagement du terrain l'ont taillée pour permettre aux guetteurs et sonnettes de voir sans être vus.

Le franchissement des éléments yankees se fait donc sous observation de nos troupes et le renseignement remonte immédiatement jusqu'au Général Lee. Je pense qu'il a depuis longtemps songé à sa manœuvre, le connaissant comme je crois le connaître maintenant. J'ai appris depuis que Lee et son fidèle bras droit Stonewall Jackson savaient parfaitement qu'ils alignaient deux fois moins de troupes que Hooker. En outre, comme l'armée de Virginie du Nord, soixante-mille hommes, est déployée sur une grande étendue alors que les cent trente mille de l'armée du Potomac occupent une zone moins grande, on se doute bien de ce que les yankees qui se sont reposés et gobergés depuis la dernière pâtée qu'ils ont avalée à Fredericksburg sont en parfait état pour se battre. Les nôtres, en revanche, sont davantage mis à contribution. Devant le début de franchissement des yankees, Lee fait envoyer les messages préparés depuis longtemps pour demander quinze-mille hommes de renforts aux diverses unités préaverties depuis plusieurs semaines. Mais ils ont mis plus de temps que prévu pour arriver tant les conditions de circulations sont devenues difficiles.

Le 28 avril, quatre grandes unités<sup>3</sup> en contournement par l'ouest débouchent à travers les rivières Rappahannock et Rapidan pour s'emparer de Chancellorsville. Dans le même temps une armée de trente mille hommes franchit la Rappahannock droit vers Fredericksburg. Concurrément la cavalerie de Stoneman, forte de sept-mille hommes se lance sur les arrières des forces de Lee.

Le 1<sup>er</sup> mai, le général de division Joseph Hooker a disposé environ soixante-cinq mille hommes et plusieurs groupes d'artillerie, une centaine de pièces au total, en convergence sur Chancellorsville. Lee essaie désespérément de faire accélérer les troupes qu'il attend. Il aligne une quarantaine de milliers d'hommes et sur son aile le général de division Jubal Anderson Early tient solidement les points hauts de Marye's Heights à Fredericksburg avec ses douze mille hommes. Il a pour mission de protéger l'arrière garde de Lee en entravant les attaques du général de division yankee John Sedgwick,

La densité de la végétation empêche Hooker de mesurer le volume des forces d'Early. Adeptes des mesures de déception et de l'emploi des leurres, Lee a ordonné à Early de faire simuler une forte activité et un feu continu pour induire Hooker en erreur d'appréciation des risques. Des combats se déroulent près de Chancellorsville, où les troupes yankees ont beaucoup de problèmes à se déplacer dans les résineux et fourrés qui forment la végétation locale. Les taillis empêchent l'emploi efficace de l'artillerie parce qu'ils dissimulent les objectifs aux vues des pointeurs et surtout, ils interdisent le tir par ricochet. C'est je pense ce qui a fait perdre aux yankees l'avantage de leur supériorité en matière d'artillerie.

Hooker, sans doute pour éviter la réédition de la défaite de Fredericksburg où les yankees s'étaient usés à tenter de prendre les hauteurs tenues par les troupes de Lee installées en défensive, Hooker donc préfère forcer Lee à l'offensive avec ses forces inférieures en nombre. Il ordonne donc à ses troupes de se replier dans les sous-bois et de se mettre en défensive face à Chancellorsville. Lee doit alors choisir entre tenter de s'emparer d'une position difficile ou se replier, laissant Chancellorsville sans défense et surtout de faire retraite devant une armée largement supérieure en nombre qu'il ne pourra plus arrêter.

Seulement Lee connaît son terrain et avec « Stonewall », il bâtit un plan risqué mais qui doit payer : diviser ses quarante mille hommes en deux groupes, l'un de vingt-huit mille hommes aux ordres de « Stonewall » Jackson et l'autre de douze mille dont Lee prend personnellement le commandement. Jackson prendra les yankees de front tandis que Lee fera face aux soixante et quelques mille de Hooker à Chancellorsville. Il y a trois impératifs : que Hooker reste en défensive sinon Lee sera bousculé, que Early tienne bon sur les hauteurs de Marye's Heights et que Jackson réussisse à prendre par surprise les troupes de l'union malgré une approche de dix-huit kilomètres par ces voies difficiles où il est facile de se faire repérer aux bruits qu'on provoque inmanquablement en marchant en troupe.

La chance sourit à Lee. Les yankees prennent la cavalerie confédérée de Stuart pour celle de Stoneman le yankee. Hooker croit que Stoneman a réussi à couper les arrières de Lee et que les « rebelles » vont se replier. Prudemment, il reste en défensive sans lancer d'attaque attendant que Lee mette ses troupes en dispositions de route pour se retirer. Il fait opérer le corps d'armée de Sickles qui capture quelques éléments de celui de Jackson mais s'arrête. Hooker et Sedgwick se trouvent alors sans communications en raison d'une panne de télégraphe entre Fredericksburg et Chancellorsville.

J'ai appris depuis qu'en fait la ligne avait été coupée par un groupe d'indiens de l'unité secrète d'André et Ann Miller. Et comme le travail a été fait dans les règles de l'art, il a été très facile de rétablir la communication par la suite.

---

<sup>3</sup> Grande unité : unité militaire constituée, d'un volume supérieur à celui d'un régiment. Brigade, division, corps d'armée et armée sont des Grandes Unités. À ne pas confondre avec des groupes de forces qui réunissent plusieurs unités pour une mission donnée tels les groupements tactiques ou les sous-groupements.

Hooker peut enfin envoyer son ordre d'attaque à Sedgwick par estafette, mais tard dans la soirée. Sedgwick, croyant qu'Early a beaucoup plus d'hommes qu'il n'en a en réalité préfère éviter l'affrontement.

À quatre heures et demie de relevée<sup>4</sup>, les vingt-huit mille hommes de Jackson sortent des bosquets et prennent les soldats de Howard totalement par surprise pendant qu'ils se préparent à souper. Plus de quatre mille sont faits prisonniers sans avoir tiré un coup de feu et les autres se débandent. Il y a eu très peu de résistance et bien peu de temps de combat. À la tombée du jour, le II<sup>e</sup> Corps de Jackson est en vue de Chancellorsville et prend en tenaille le corps d'armée de Sickles, toujours là où il s'est arrêté le matin, entre ses troupes et l'armée de Lee.

Hooker lui-même a été légèrement blessé au moment de la chute d'un boulet sur son P.C. Bien que très handicapé, il refuse de laisser son commandement ce qui aura des conséquences sur la suite des combats : Hooker n'a plus tous ses moyens. Sa blessure le préoccupe et fausse son jugement.

En particulier, ayant peu de confiance en la capacité de résistance de Sickles pris en tenaille, il le rappelle à Chancellorsville. Ce qui permet de façon inespérée à Jackson de faire sa jonction avec Lee et de s'emparer sans combat de la clairière de Hazel Grove un des rares emplacements qui permette d'employer des batteries d'artillerie dans de bonnes conditions.

Pourtant, un incident gravissime pour Lee survient cette nuit-là. Stonewall qui est en reconnaissance à cheval avec des officiers de son Q.G. est atteint par un tir fratricide. La blessure n'est apparemment pas grave. Pourtant, il contracte une infection qui impose au chirurgien de l'amputer du bras blessé, le gauche. Sans doute fragilisé par sa blessure il contracte ensuite une pneumonie qui l'emporte le dimanche 10 mai. Quand il a appris l'amputation de son adjoint, Lee en a été très affecté. Mais lorsqu'il apprend son décès il comment, la voix étranglée par l'émotion : « Il avait perdu son bras gauche, je viens de perdre mon bras droit ».

Sedgwick s'acharne en défensive. Il semble qu'il reçoit un message lui ordonnant de se replier au nord de la Rappahannock, à l'aube du 5 mai, en passant par Banks' Ford. Il s'agit en fait encore d'une nouvelle faute de communication entre Hooker et lui. En réalité, Hooker lui aurait demandé de tenir Banks' Ford pour pouvoir se replier de Chancellorsville, retraverser la rivière à Banks' Ford et contre-attaquer en partant de là. Quand il apprend que Sedgwick est repassé au nord de la rivière, Hooker estime ne plus avoir possibilité de remporter la victoire et se replie à son tour au Nord de la Rappahannock dans la nuit du 5 au 6. Parallèlement, le raid de Stoneman, dans le centre et le sud de la Virginie qui a débuté le 13 avril, se solde par quelques résultats peu probants autour de Richmond. George Stoneman revient dans les lignes de l'armée de l'union le 7 mai, terminant la campagne.

Lee est une fois de plus victorieux contre toute attente. Lorsque « Stonewall » meurt dans les bras de son épouse venue auprès de lui à l'hôpital, il voit ses derniers moments adoucis par la nouvelle de cette victoire si chèrement payée.

Nous avons beaucoup évoqué cette bataille de Chancellorsville à la plantation. Lee s'est montré une fois de plus à la hauteur. Mais nous sommes de moins en moins convaincus de l'issue favorable de cette guerre pour la Confédération. En outre, Lee a perdu Stonewall Jackson ce qui nous semble une perte terrible. Jackson n'avait pas l'intelligence madrée et calme de Robert Lee, mais il avait un courage et une réactivité à la hauteur de sa fidélité et d'une foi religieuse qui lui donnait une moralité stricte et sans détour.

---

<sup>4</sup> De relevée : de l'après-midi. Cette expression est la plus courante au XIX<sup>e</sup> siècle pour parler de l'après-midi. Elle vient de la marine où elle désigne la période de la journée qui suit la levée du soleil à midi pour faire le point.

Et cette victoire a une fois de plus été payée par le sang de tant de braves dont la vie était à peine commencée. Sur un peu plus de cinquante mille hommes engagés, plus de treize mille ont été blessés ou tués. Une petite ville qui disparaît en moins d'une semaine.

Par la suite, j'ai enfin des éléments complémentaires sur la victoire de Lee. Parce que quelle que soit l'affection que je lui voue, il faut reconnaître qu'il n'est pas passé loin de la défaite.

En fait la principale raison de la réussite du plan de Lee a été la nullité crasse du général de division Oliver O. Howard, Commandant du XI<sup>e</sup> Corps d'armée US, qui devait tenir l'aile droite de l'Armée du Potomac et s'en est fort mal tiré. Il a négligé de prendre les mesures de sauvegarde les plus élémentaires, comme installer sa défensive et ce malgré les ordres que lui avait donnés Hooker. Aucun aménagement du terrain ne protégeait son aile droite qui n'avait pour faire face à une attaque de flanc que deux pièces d'artillerie pointées vers... des fourrés. Pour corser l'affaire, mais là Howard n'est pas responsable, son corps d'armée manquait d'instruction de base et ses recrues étaient essentiellement des immigrants germaniques, Prussiens, Bavares, Silésiens qui parlaient très mal l'anglais et le comprenaient à peine mieux. Une fois de plus l'incompétence des certains généraux et colonels yankees est venue au secours de Robert E. Lee. Mais je reste persuadé que cet état de fait favorable ne durera pas. Parce qu'une fois de plus nous avons perdu du monde que nous aurons de plus en plus de mal à remplacer. Et je ne parle pas des pertes en matériel que notre industrie embryonnaire ne peut reconstruire assez vite.

Plus grave : le plan de Hooker qui consistait à forcer Lee à l'attaque était le bon. Au moins dans sa conception. Heureusement pour nous, son état-major a totalement failli dans l'exécution. Mais si son équipe avait été à la hauteur... et encore plus grave : en ce qui concerne les troupes elles-mêmes, cette bataille a montré que leur valeur, au commandement près, a atteint le niveau des nôtres ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent. Des soldats de meilleurs en meilleurs, des armes supérieures comme les Sharps et les Spencer, décidément, je suis de plus en plus inquiet.

Au bout de quelques temps, j'apprends que Lincoln a été fort irrité de cette défaite. À l'image d'ailleurs des citoyens de l'Union. Lincoln, en recevant le rapport de défaite a même dit, paraît-il, « Seigneur, Seigneur ! Que va dire le pays ? » Ceci, que la presse yankee a évité de mentionner, les Toppenot l'ont appris de l'intérieur de la Maison Blanche yankee. En réaction, Lincoln a démis plusieurs généraux à commencer par Stoneman pour finir par Hooker. En parlant des événements avec les Toppenot, hommes et femmes réunis, nous avons commencé à nous inquiéter pour Robert Lee. En effet cette victoire à Chancellorsville semble le pousser à l'offensive en Pennsylvanie. « J'ai l'impression, me dit Hélène, que Robert a pris le mors aux dents.

- À moins qu'il se dise que c'est le dernier moment où il pourra enfin porter la guerre au Nord du Potomac. » Cette dernière remarque émane de mon beau-père. Élisabeth est soucieuse, nous écoute mais ne dit rien. Elle berce notre fils qui gazouille dans ses bras.

Aldebert continue sur un ton préoccupé. « Il y a un personnage qui commence à me courir sur le haricot.

- Voyons Aldebert !

- Je sais que cette expression nouvelle vous déplaît, mais moins que ne me déplaît à moi la survenue de ce nouvel Allemand qui devient de plus en plus la coqueluche de l'état-major Confédéré. Je veux parler de ce Von Borke. » Ce disant il se tourne vers moi.

- Jamais entendu parler de lui, Père.

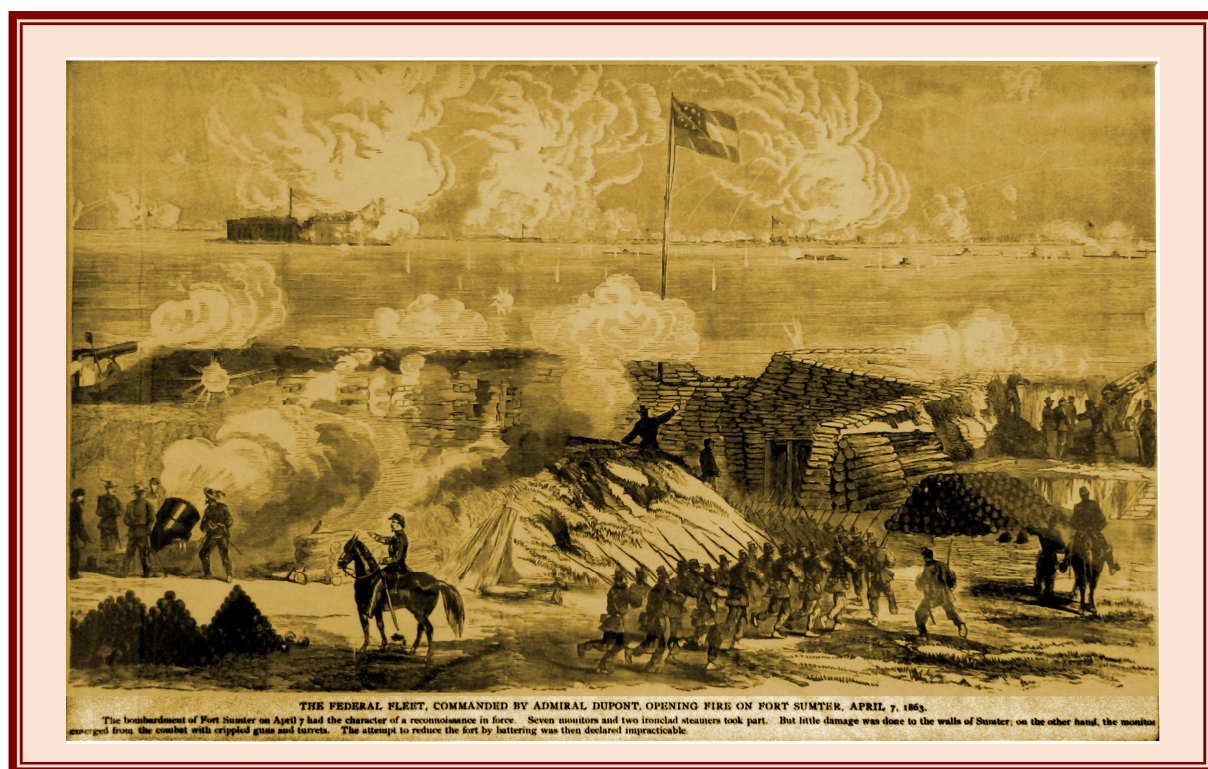
- Pourtant dès 62 Randolph, le Secrétaire à la Défense, l'a nommé aide de camp de Jeb Stuart. Et depuis il le suit partout comme son ombre, c'est le confident, souvent le conseiller...

- Mais a-t-il des connaissances militaires ?

- Comme vous, mon gendre. C'est un officier prussien en congé sans solde qui aurait pris fait et cause pour la Confédération. Dit-on. Mais je pense plutôt qu'il s'ennuyait à mourir dans l'armée prussienne et qu'il est venu chercher aventure ici. Je suis persuadé que si la Confédération devait perdre cette guerre, Von Borke disparaîtrait avant même le cessez-le-feu. Il prépare une grande parade de victoire pour dans quelques jours. »

L'inquiétude qui nous poursuit quant à la suite des événements n'est pas partagée par tous. Il y a eu une nouvelle bataille de Fort Sumter, ce mois-ci. Comme il s'agit d'une nouvelle victoire, la presse a eu le droit d'en parler et même de présenter des journaux illustrés d'eaux fortes.

La flotte fédérale commandée par l'amiral Dupont ouvre le feu sur fort Sumter le 7 avril 1863. Le bombardement de Fort Sumter s'est présenté sous la forme d'une reconnaissance armée. Sept monitors et deux cuirassés lourds à vapeur y ont pris part. Toutefois les dommages causés aux murailles de Fort Sumter ont été minimes. De plus les monitors se sont retirés du combat avec des tourelles bloquées et des canons enrayés. On en a conclu qu'il est impossible de s'emparer du fort par la méthode du bombardement.



Lorsque cette nouvelle est connue, se répandant depuis le port de Charleston et le ramier<sup>5</sup> de la Batterie où la foule était venue aux nouvelles et observer les canonnières tirer en limite de portée en direction des navires yankees. Pour éviter une euphorie trompeuse devant cette « nouvelle victoire », le service d'information publique de l'état-major a organisé une conférence pour la presse en vue d'éviter un emballement excessif. Un fonctionnaire civil, ancien reporter d'un grand journal de New York, a exposé les tenants et aboutissant de cet accrochage navalo-terrestre. Les journaux ont donc diffusé des informations restant dans le domaine de la logique.

<sup>5</sup> Pierre-Hubert utilise dans ses mémoires un mot français de la région de Toulouse qui désigne une grande pâture au bord de l'eau ou sur une île au milieu d'un cours d'eau.

Heureusement parce que la situation change au cours du mois de mai. La défaite yankee de Chancellorsville ne pouvant rester « impunie » le général de division Grant veut laver l'affront en prenant le fort de Vicksburg. Excès de confiance ? L'offensive yankee semble ne pas inquiéter Lee outre mesure. Les troupes de Grant mettent le siège devant la forteresse convoitée dès le 25 mai. On parle peu de ce siège à Charleston. Pourtant il me semble que cette position est une sorte de verrou que Grant doit faire tomber s'il veut voir s'ouvrir devant sa marche un véritable champ de course de plat très difficile à défendre pour nos troupes de moins en moins nombreuses et qui commencent à se fatiguer. Les nouvelles sont rares et ce n'est pas à l'état-major que j'en aurai. Le 4 juillet, la nouvelle tombe, terrible. Grant a réussi à s'emparer de Vicksburg dont la garnison, à cours d'armes et de munitions est obligée de se rendre.

Or depuis le premier juillet, Robert Lee qui a lancé une offensive en Virginie en une sorte de rétorsion des deux offensives yankees du début de l'année doit faire face à l'offensive de Grant sur Gettysburg. Les mauvaises nouvelles se bousculent et le 10 juillet, un câble tombe sur le poste de télégraphe de la plantation : la veille, Port Hudson est tombé dans l'escarcelle yankee. La chute de Vicksburg a entraîné celle de Port Hudson. Toute la vallée du Mississippi est ouverte aux troupes de Washington. . Le 3 juillet à Gettysburg la charge de Pickett pour enfoncer le centre nordiste tourne au bain de sang. Pourtant, Meade ne contre-attaque pas. Pour la première fois, l'armée du Potomac remporte la victoire. Une victoire payée fort cher avec vingt-trois mille morts et blessés. De notre côté les pertes sont encore plus élevées : vingt-huit mille morts et blessés soit près des trois quarts de nos troupes ont péri, sont blessés ou portés disparus. Fort heureusement, Lee et son état-major parviennent à repasser le Potomac avec une petite partie des troupes, alors que se déroule le désastre de Vicksburg que j'ai évoqué plus haut.

Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai des détails sur la bataille de Gettysburg. La chance semble avoir tourné. Arrivée non loin de Gettysburg, Lee repère une division de l'armée du Potomac commandée par le général Meade. L'affrontement est inévitable. Durant les deux premiers jours de la bataille, nos troupes commandées par Lee avec comme subordonnés les généraux Ewell, Longstreet et Hill ont le dessus. Mais les approvisionnements sont difficiles. Au bout du troisième jour, les troupes nordistes, mieux ravitaillées et qui se sont aguerries réussissent à briser l'offensive des Confédérés. Nos troupes sont obligées de se replier sur la Virginie.

Seulement, ce que ne dit pas la presse et qui commence à courir dans les milieux militaires, c'est que Lee commence à s'épuiser. Le recrutement des troupes se tarit et les moyens matériels manquent de plus en plus. Toute nouvelle offensive semble impossible pour le moment. Nous sommes forcés à la défensive et je me demande bien comment les Confédérés vont pouvoir trouver des renforts et surtout du matériel.